



Hébert en son domaine

La maison du peintre

musée Hébert

isère
LE DÉPARTEMENT
www.isere.fr

Ernest Hébert a quatre ans quand sa mère, Amélie, achète en 1821 cette maison des champs pour passer l'été au grand air sans trop s'éloigner de l'appartement confiné de la Grand-Rue à Grenoble jouxtant l'étude notariale paternelle. Issu d'un vaste domaine agricole du XVII^e siècle, le clos se compose alors d'une maison de maître, d'une petite ferme et d'un vaste jardin d'agrément où coulent en abondance les eaux venues de la Chartreuse. L'artiste reviendra dans son « petit ermitage », de Paris ou de Rome, à toutes les époques de sa vie, mais surtout dans les dernières années. Il y meurt à l'automne 1908.

Au fil du temps, la maison a été réaménagée et mise au goût du jour par ses habitants successifs. Il subsiste cependant des traces de la période XVII^e : escalier de pierre, fresques et plafonds, visibles dans certaines pièces. En 1860, Hébert lance une grande campagne de travaux de confort et d'embellissement, doublant certains plafonds, installant des cheminées et changeant les papiers peints. Beaucoup plus tard, sa femme Gabrielle donne un caractère plus raffiné à l'ensemble, utilisant des éléments du XVIII^e siècle, boiseries, parquets et portes en noyer qui proviennent de la propriété Teisseire, démolie non loin de là pour laisser place aux hôpitaux de Grenoble.



« Je n'ai pas grand-chose à vous dire de moi ; les incidents dramatiques manquent beaucoup dans la vie solitaire à la campagne, on remplace ça par le plaisir d'avoir ses heures à soi, d'être débarrassé des visites, de voir le ciel, les arbres, les montagnes, de pouvoir respirer l'air, loin des portiers et cochers de fiacre, sur le pas de sa porte quel temps qu'il fasse ; tout cela ne se donne qu'à la condition de certain renoncement, car il n'y a pas de bonheur parfait sur cette terre. »

Hébert à la princesse Mathilde, La Tronche, 1^{er} février [1875]
Rome, fondation Primoli

Rénovée en 2003, la demeure a gardé le charme des maisons bourgeoises de cette époque, plus destinées au loisir agreste et à la méditation qu'au faste des réceptions. Sur les murs, les œuvres ressuscitent les amitiés qui jalonnent la carrière italienne et parisienne de l'artiste, Gounod, Carpeaux, la princesse Mathilde, etc. Les souvenirs touchants de la famille et des intimes, affectueusement conservés, redonnent vie à cette maison lumineuse. À quelques pas, l'atelier, qu'Hébert semble avoir quitté depuis peu, nous invite à retrouver l'univers créatif du peintre.

La salle à manger

Le grand salon d'origine a été séparé par une cloison légère afin de constituer une salle à manger. Avec ses deux niches Directoire en faux marbre et son sol en carrons de terre cuite, celle-ci évoque l'univers d'Amélie Hébert. Très artiste, la mère d'Hébert collectionnait les faïences françaises (vitrine de gauche) et les porcelaines de la compagnie d'Orient (vitrine de droite), dont elle s'inspirait pour peindre des décors d'assiettes. La table est mise avec la vaisselle de la maison.

Table de gantier, chaises et fauteuils dauphinois.

Dans les vitrines, collection de faïences et porcelaines françaises et étrangères.

Dans le buffet, service de table de Gabrielle Hébert, porcelaine de Meissen (Saxe), décor « aux oignons » bleu sur fond blanc comprenant 109 pièces.

Au mur :

Joos de Momper (1564-1635), Paysage, École flamande vers 1610, huile sur bois.

Dans la niche, une *Porteuse d'eau*, terre cuite du XVIII^e siècle.



Salon de la princesse Mathilde

Indépendante et intelligente, brillante, la princesse Mathilde a été une des femmes les plus en vue du Second Empire. Cousine de Napoléon III, elle tient un salon littéraire et artistique réputé où se pressent nombre d'écrivains et d'artistes qu'elle s'efforce d'aider en leur obtenant des commandes. Jeune pensionnaire de la villa Médicis, Hébert l'avait rencontrée à Florence et appartenait depuis au cercle de ses intimes. Les bustes de la princesse par Carpeaux et par Puech, offerts à son ami ainsi que le mobilier et les objets achetés par la peintre après son décès, rappellent une amitié partagée pendant plusieurs décennies.

Sièges et table de Laetitia Bonaparte (grand-mère de Mathilde Bonaparte) provenant de son mobilier romain.

Harpe de type Naderman, XVIII^e siècle.

Pied de lampe Napoléon III de style étrusque, bronze.

Au mur, de droite à gauche :

Ernest Hébert, Napoléon III, couronné par la France et l'Italie, esquisse, huile sur toile.

Napoléon Parisani et Ernest Hébert, Portrait de la princesse Christine Bonaparte (1842-1907) née Ruspoli, épouse de Napoléon-Charles, 1867, huile sur toile.

Ernest Hébert, La princesse Mathilde de profil, huile sur toile.

Ernest Hébert, Le banc de pierre, 1864, huile sur panneau.

Sur les colonnes :

Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875), La princesse Mathilde, plâtre patiné.

Denis Puech (1854-1942), La princesse Mathilde âgée, plâtre patiné.

L'atelier d'Hébert

Construit en 1875 dans le goût de l'époque par l'architecte grenoblois Riondet, le bâtiment est alors séparé de la maison. Hébert y accède par un escalier en colimaçon. Très haut, largement ouvert sur le jardin, avec une fenêtre au nord qui dispense une lumière constante, l'atelier n'est pas seulement un lieu de travail où posent les modèles mais aussi un salon de présentation pour recevoir les critiques, les marchands et les clients. Le parquet de sapin a été remplacé par un parquet marqueté du XVIII^e siècle en noyer et cerisier, au point de Hongrie, frise en sycomore.

Ernest Hébert, projet en demi grandeur du décor de l'abside du *Panthéon des grands hommes de France*, église Sainte-Geneviève de Paris, vers 1880, huile sur bois.

Ernest Hébert, Jeanne d'Arc, 1882, détail, huile sur toile.

Ernest Hébert, La Vierge de la délivrance, 1872, huile sur bois.

L'Isère à l'île d'Amour, boîte souvenir des deux derniers dessins d'Hébert, 1908.

Armoire à dessins, table à couleurs et chevalets d'atelier d'Hébert.

Au centre : chaise italienne rapportée de Rome par le peintre.

Le salon

Le salon est tel qu'il se présentait à la fin de la vie d'Hébert, après avoir été remis au goût du jour par sa femme Gabrielle. Le mobilier XVIII^e et XIX^e siècle et les portraits de famille peints ou sculptés évoquent l'univers familial du peintre.

Dans un de ses premiers tableaux, (à droite de la fenêtre), en 1833, Hébert a peint son père dans l'appartement de Grenoble, en compagnie de mademoiselle Buscoz, qui joue au piano-forte présenté au fond de la pièce. Mélomane averti, le peintre qui a gardé de son enfance le goût pour la musique, pratiquera régulièrement le violon.

Table à écrire debout dite « à la Tronchin », XVIII^e siècle.

Pupitre à musique d'Hébert.

Piano-forte, fabrication de la maison lyonnaise Maroky, XIX^e siècle.

Ensemble de fauteuils et canapé, XVIII^e siècle.

Table de l'ébéniste Hache, XVIII^e siècle ; Table ronde Empire ; Table à ouvrage, 1830, sur pied en forme de lyre, frêne.

Petite table en acajou de style Louis XVI à deux plateaux et pieds en forme de lyre.

Sur la cheminée : deux vases au nom d'Hébert, 1874, porcelaine de Sèvres, cadeau de l'État français.

Sur le piano :

Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875), Buste de la princesse Mathilde, 1862/63, plâtre gommé, laqué et peint.

Sur la table :

Henri Lombard (1855-1929), Éléonore d'Uckermann, sœur jumelle de Gabrielle Hébert, vers 1883, bronze.



Galerie Hébert collectionneur

Durant ses séjours en Italie, Hébert fréquente régulièrement les antiquaires, recherchant des meubles, des faïences, des verreries de Venise, des tissus et des costumes anciens.

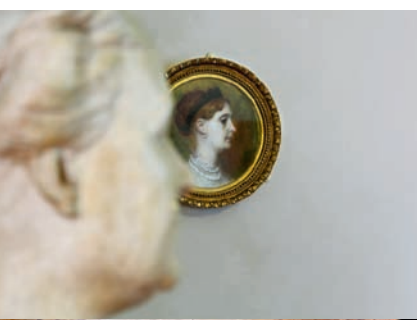
Ces collections, caractéristiques du goût éclectique du XIX^e siècle s'accumulaient dans ses ateliers, lui servant éventuellement d'accessoires pour ses tableaux, ou ravivant le souvenir nostalgique de ses voyages.

Deux fauteuils Restauration en noyer.

Grand miroir de Gênes, Rococo, 1839.

Annonciation, anonyme, XVI^e siècle, huile sur bois.

Nombreuses faïences italiennes XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.



La chambre d'Hébert

Hébert occupe vraisemblablement, tant qu'il est valide, cette chambre à l'étage, à côté de celle de sa mère. Un atelier est improvisé dans la pièce voisine, actuellement consacrée à l'évocation de la princesse Mathilde. Beaucoup plus tard, marchant avec difficulté – il a gardé une claudication de ses différents accidents –, il s'installe au rez-de-chaussée, dans la pièce contiguë au salon, actuellement consacrée aux fresques.

« Petit salon » et lit d'Hébert ; Table à dessiner au lit ; Meuble à raser d'Hébert adolescent, Restauration.

Un mécanisme permet de monter le miroir dans lequel Hébert se regarda pour peindre son premier autoportrait.

L'accueil des visiteurs dans ce lieu intimiste est plus difficile que dans un musée traditionnel et entraîne un certain nombre de contraintes.

Nous vous remercions de bien vouloir déposer vos sacs à l'accueil et d'être vigilant en vous déplaçant pendant votre visite.

Sur la cheminée :

Coupe, offerte à Hébert par ses élèves, 1861, bronze, fondeur Ferdinand Barbedienne (1810-1892).

Louis Barrias (1841-1905), Buste de Henri Régnault (1843-1871), Bronze.

Hébert gardait sur son bureau le buste de son pensionnaire préféré saisi par son camarade de promotion le sculpteur Louis Barrias, prix de Rome de sculpture en 1866.

Au mur, de gauche à droite :

Ernest Hébert, La Mal'aria, 1848, esquisse, huile sur toile.

Dominique Papety (1815-1849), Jeune italienne tenant une grappe de raisins, huile sur toile.

Couronne de laurier factice dont on ceignait le front des lauréats du Prix de Rome et médaille du Grand Prix de Rome de Peinture historique de 1839.

Jean-Léon Gérôme (1824-1904), Duel à l'épée de deux guerriers arabes devant une assemblée d'indigènes, près d'un temple égyptien, esquisse, huile sur toile.

Antonin Mercié (1845-1916), Fable 16 de Jean de La Fontaine, bronze.



Les habitants de la maison

▲ **Auguste Hébert** (1780-1871), père du peintre. Il a repris l'étude notariale paternelle d'abord installée à Sassenage puis Grand-Rue à Grenoble. Après l'avoir vendue à maître Duhamel, il fait construire un petit immeuble dans le quartier de la Nouvelle Athènes (XIX^e arr.), avec un atelier pour son fils, alors jeune lauréat du grand prix de Rome de peinture, et un jardin où le notaire retraité cultive la vigne.

Amélie Hébert (1795-1881), née Durand. Fille de banquier, elle épouse en 1814 Auguste Hébert dont elle aura trois enfants : Ernest, Valérie (1819-1859) et Oscar (1823-1827). Très proche de son fils aîné, partageant une même sensibilité artistique, Amélie, qui est séparée de son mari depuis 1834 et vit à Grenoble, place des Tilleuls, accompagne son fils à Rome lors de son premier directorat de l'Académie de France, à la villa Médicis.

Ernest Hébert (1817-1908), est une figure attachante de l'art académique du XIX^e siècle. Né en plein romantisme, il commence sa carrière avec la percée du réalisme. Après une formation à l'École des beaux-arts de Paris où il remporte le grand prix de Rome de peinture historique, il accède à la notoriété avec "La Mal'aria" au Salon de 1850. Il devient un portraitiste recherché de la haute société parisienne du Second Empire puis de la Troisième République. Toutefois, c'est en Italie qu'il trouvera ses sujets de prédilection en peignant des scènes de la vie paysanne empreintes d'un réalisme mélancolique.

Gabrielle Hébert (1853-1934), née d'Uckermann. Elle est originaire d'une famille aristocratique de Dresde, en Allemagne. Venue à Paris suivre des cours de dessin, elle rencontre Hébert, déjà âgé, qui remplace son professeur. Elle a vingt-sept ans quand elle l'épouse en 1880. À Rome, pendant qu'il dirige pour la deuxième fois l'Académie de France, elle trouve dans la photographie instantanée l'occasion de satisfaire son penchant créatif. Sans enfant, après la mort du peintre en 1908, elle consacrera sa mémoire en rassemblant tableaux, objets et souvenirs, réunis dans ce musée qu'elle a créé.

Les fresques

De nombreux éléments du XVII^e siècle sont encore visibles dans la maison comme l'escalier de pierre à vis qu'Hébert a fait recouvrir de bois, certains plafonds à la française ou les fresques. Malgré des manques, les fresques, peintes au pochoir ou à main levée, laissent deviner un décor exceptionnel qui est un des rares témoignages, sinon le seul, de décor civil de cette période encore visibles dans la vallée du Grésivaudan.

Textes : Laurence Nesme
Photographies : Pierre Gaudu

